

L'illustré

50
centimes

du Petit Journal

DIMANCHE
14 FÉVRIER 1937



TINO ROSSI

d'après le tableau
de M. Jacques
WEISMANN

Voir en page 4, l'article
de MAURICE CORIEM

Copyright by Jacques Weismann (Reproduction interdite)

TINO ROSSI

devant son portrait que peint le maître Weismann

PAR MAURICE CORIEM

» Naturellement, esquisses... tâtonnements... Les recherches coutumières et obligatoires qui préparent l'élaboration de toute œuvre. Mais le choix de la scène est, pour mon illustre modèle et pour moi, définitif. Tino est debout, comme on le voit, un moment, sur la scène du Casino. Son buste seul émerge de l'ombre. Et il chante, s'accompagnant de sa guitare, dans un halo de lumière bleue du projecteur. Seulement, il a fallu réaliser la même lumière et sous le même projecteur qu'au Casino de Paris, dans mon atelier. Tout un bouleversement de mon appareillage électrique. Regardez-moi ces câbles! Il a fallu changer mon compteur, faire des branchements directs sur la colonne « force ». Vous voyez ces projecteurs? Vous frémiriez si je vous exprimais leur puissance en milliers de bougies. Enfin, ça y est! Je tiens mon éclairage. C'est le principal. L'éclairage de mon sujet, évidemment. Car moi, je peins, comme vous voyez, à

la lumière solaire. Et ce que je peins présentement, ce n'est pas encore le tableau, mais une étude assez poussée, à petite échelle et que j'agrandirai quand je me mettrai au travail pour le grand tableau. »

C'est la pause. Car il y a, en séance de peinture, deux homonymes contradictoires: la pose et la pause. On nous comprend. Pour l'instant, c'est la pause. Tino Rossi, silencieux sous les sunlights éteints, avive un raccord de fard, car il lui faut, pour être tout à fait pareil à son personnage de la scène, se maquiller pour son peintre. Et, la pause finie, il reprend la pose. Le travail technique du peintre est intéressant pour le profane. L'étude du buste est achevée. Le maître Weismann fait la « mise en carreaux » sur une grande toile, où il doit exécuter le tableau en pied à la dimension définitive. Il reporte l'étude sur la vaste toile. Il faut encore des séances complaisantes de son modèle pour vérifier les accords de tons, régler les valeurs des plans et fixer l'expression du visage. Voici le tableau achevé. On doit bien, pour l'exprimer, employer le mot banal, à force d'être juste: c'est un chef-d'œuvre. Tino Rossi, pareil à ce qu'il était tout à l'heure devant moi, mais idéalisé par le genre du peintre, est debout dans la leur azurée, la face inspirée, la bouche délicatement entr'ouverte. Il reste vivant dans cette féerie. Il chante... Sa prunelle brune et l'émail de ses dents ont un reflet de la lumière bleutée. Et l'expression, ce miracle, rare comme il convient qu'un miracle le soit, est retenue sur la toile.

— J'ai pu la saisir, cette expression, me dit le maître, tandis que Tino, peu loquace à l'accoutumée, fredonnait doucement ses airs corses ou classiques... du Raynaldo Hahn aussi... Il se transfigure alors et il me livre, à son insu, le vrai reflet de son visage... J'ai tenté de le capter.

— Et vous y avez réussi...

Tino Rossi, à son tour, s'est approché, discret et silencieux, comme à son ordinaire. Sollicité de donner son avis, il s'y enhardit, propose une ou deux observations très simples et très justes. Et, comme je m'étonne de cette compétence insoupçonnée et que je crois improvisée, M. Weismann me prévient:

— Tino Rossi a taquiné lui-même les crayons et les pinceaux, et mieux qu'un simple amateur...

Et Tino rougit un peu sous son fard brun, réservé et confus.

Tous ceux — et celles donc! — qui écoutent à la T. S. F. la voix charmante se demandent: « Comment est-il? Est-il

beau? Est-il simple? Est-il compliqué? Que dit-il? Et consent-il même à daigner dire quelque chose? ». Car ce n'est rien de pouvoir le voir sur la scène ou sur l'écran. Quel est-il dans la vie, et vu de tout près? Il est fort bien. Brun comme il convient parce qu'il est Corse. Et, à cause de cela aussi, sa voix a l'accent qu'il faut, dans le même temps qu'elle semble encore chanter tandis qu'il parle. Il parle peu et presque uniquement de son art. Il dément, cependant, d'un seul mot, toutes les légendes.

D'abord, il est cultivé, ce qu'on ignore. Il a fait, au lycée d'Aix-en-Provence, de bonnes études. Avec cela, aimable, sensible et artiste. Et timide aussi...

Faut-il ajouter qu'il est beau et que cette beauté est mâle? Il paraît encore un peu gêné de sa vertigineuse ascension. Il garde du passé une sorte de culte pour sa Corse natale, pour sa famille et les humbles aussi, peut-être à cause du public populaire qui l'acclame.

Eh bien! tout cela, si vous voulez vraiment connaître Tino Rossi, vous le retrouverez dans le saisissant, on peut dire le poignant tableau du maître Weismann, présentement exposé à la maison des Artistes, 152, boulevard Haussmann, à Paris. Là, vous pourrez approcher réellement Tino Rossi de tout près. Et c'était à la fois piquant et pittoresque de voir, l'autre jour, au « vernissage », Tino et son tableau, l'un à côté de l'autre. Les deux Tino, dirais-je presque. Et qui, cependant, n'en font qu'un tant ils sont, dans la vérité et dans le rêve, mêlés l'un à l'autre. Cependant qu'on admirait l'œuvre, son auteur, étreint par ce doute injuste qui est toujours la douleur amère et imméritée de tous les grands créateurs, me disait:

— Ai-je réussi à rendre l'image que je concevais? Hélas! le songe est toujours plus beau que la réalité... Je me suis efforcé à ne laisser apparaître, du personnage émergeant de l'ombre, que « la partie chantante » dans l'azur nocturne... Et j'aurais voulu que cette vision pût nous emporter au delà des nuages... dans un rêve radieux...

Le maître peut se rassurer. Sa conception si poétique s'exprime tout entière, comme il l'a tentée, comme il l'a voulue, par sa peinture fluide, imprégnée de tout ce que les jeux de la lumière artificielle et de l'art naturel peuvent unir de tendre douceur.

— C'est bien moi, murmure Tino Rossi, à côté de moi, et parlant comme pour lui seul. C'est bien mon tableau. Il ne pourrait pas convenir à un autre que moi-même.

Et ceci, encore, est profondément juste. Tous les arts, comme on dit, sont frères. Il n'est guère possible au journaliste parlant au célèbre chanteur de cet émouvant portrait, de ne pas pousser le sujet, de la peinture à la musique. Tino, qui s'anime dès qu'on parle d'art, part tout de suite avec son jeune sourire qui fait pétiller ses yeux noirs:

— Comment je choisis mes chansons? On me les présente. Quand elles me plaisent, je les « répète ». Je ne suis pas l'homme qui va les improviser. Je pourrais peut-être le faire. Je ne le veux pas, Je les travaille. J'écoute mon pianiste. Et il m'arrive de chercher moi-même la mélodie. Je m'égare tout seul sur un autre rythme, où je trouve plus de sentiment. Par exemple, voici une chanson d'hier. Je ne sais pas

bien les paroles, mais je tiens l'air. Ecoutez... Vous avez entendu? Moi j'aime mieux comme cela... Qu'en pensez-vous?

J'ai un rare privilège. Dans un coin d'une salle d'exposition, Tino Rossi a chanté pour moi tout seul. Je dirai vrai: Il a fredonné seulement. N'est-ce pas merveilleux déjà? Et la vraie merveille, c'est que sa musique à lui, celle qu'il a spontanément transposée, transformée, parle, autrement et mieux que celle du compositeur, au cœur populaire.

— C'est cela, me dit-il, que le peuple veut. Je le connais bien. Je sais d'instinct ce qui le touche. Il me plaît de lui plaire... Quand je vois de braves gens faire queue devant le contrôle au music-hall, où je chante... Tenez, l'autre soir, il y avait un pauvre bougre, sous la pluie et les pieds dans l'eau qui attendait l'ouverture... Je veux travailler pour ce brave public-là!

De la peinture, nous sommes passés à la musique. De la musique, nous allons au cinéma. Le cinéma, je le sens, c'est, à présent, la grande passion de Tino Rossi. Une passion qui, comme tant d'autres — toutes les autres, peut-être, — lui laisse quelque amertume.

— Je ne voudrais pas, me dit-il encore, que l'on fit des films pour moi, des films pour Tino Rossi. Je voudrais, au contraire, un film quelconque, mais pris dans la vie, où l'on me donnerait un rôle et que je jouerais. Je ne veux pas d'un rôle adapté à ma personne. C'est ma personne que je voudrais adapter à ce rôle... Je crois qu'au cinéma je pourrai faire quelque chose... autre chose que ce que j'ai fait... ce que le public ne sait pas que je peux faire...

Ah! le public!... Il est là, qui attend sa vedette pour la matinée de ce jour. Tino Rossi, en hâte, doit prendre congé de ses amis, de son peintre, de son tableau. Mais il reste, sur une toile, avec des couleurs, par de simples moyens humains, cette magie de l'artiste qui anime une image, qui recrée l'existence, qui érige un être vivant dont le bon sens familier dit avec exactitude: « On dirait qu'il va parler. »

Ce Tino Rossi, du chef-d'œuvre du maître Weismann, on dirait qu'il va chanter.

Maurice CORIEM.

Jacques WEISMANN

peignant le portrait de Tino Rossi

Il exécute, d'après une première étude, sur une toile de grandes dimensions, l'agrandissement de son tableau



Tino Rossi, le célèbre chanteur

L'ATELIER du maître Weismann, le grand peintre bien connu, a un air d'apothéose. Par une baie ouverte, au fond, une vision irréaliste, sous la bleue clarté d'un projecteur qui prodigue la douceur de ses feux calmés, présente, comme dans un tendre halo, un jeune homme de rêve, au vêtement romantique et qui chante en s'accompagnant d'une guitare. Les cordes restent muettes sous le doigt immobile. Mais le chant doucement atténué monte dans la buée lumineuse, à peine murmuré. Et pourtant, cette sonorité nuancée évoque tout de suite un souvenir familier: « La voix de Tino... de Tino Rossi... ». Devant lui, sous la vraie lumière qui tombe des hauts vitrages, le maître Weismann, dans sa blouse blanche classique, érige sa solide silhouette, en taquinant sa palette d'un pinceau léger.

Le peintre Weismann fait le portrait de Tino Rossi. Il est inutile de répéter leur double célébrité, différente dans la forme, jumelle dans l'éclat.

Et, tout en peignant en petites touches fermes qui font naître un personnage vivant dans un décor de songe, cependant que la voix du chanteur s'est tue, le peintre a pris la parole pour m'expliquer avec bonne grâce:

— Je faisais ma saison de peinture estivale à Villefranche-sur-Mer. C'est ce que j'appelle mes vacances. J'ai rencontré Tino Rossi dans le petit port de Saint-Jean-Cap Ferrat, en août 1936. Il « tournait » des scènes de son film: *Au Son des Guitares*. Des nuages inopportuns, en éclipant le soleil, interrompirent la prise de vues. Je demandai à Tino l'autorisation de prendre un croquis de lui. Il y consentit avec un sourire obligeant. Ce jour-là, le portrait du fameux chanteur était commencé. La suite? Elle est bien simple. Retour à Paris, vacances, film et peinture finis. Je retrouve Tino Rossi au *Casino de Paris*, où il répète *Paris chante*. Je prends de lui de nouveaux croquis, en coulisses et dans la salle. Mais celui qui nous plaît le mieux, à tous les deux, c'est le dessin qui le montre chantant, debout, avec sa guitare. Ce sera le sujet de mon tableau du Salon 1937. Il ne reste plus à faire que le plus difficile. Et il se fait facilement. Tino vient régulièrement à mon atelier, où vous le voyez, me poser son personnage trois fois par semaine: le lundi, le mercredi et le vendredi, de midi à deux heures. Chaque fois, il lui faut apporter son costume de scène et sa guitare et remporter, à la fin de la séance, ces accessoires nécessaires pour la représentation quotidienne.